POUR UNE HERMÉNEUTIQUE TRADUCTIVE : (RE)TRADUCTIONS DES POÈMES DE LUCIAN BLAGA EN FRANÇAIS *

Carmen – Ecaterina AŞTIRBEI[1]

À écrire des vers même les plus neufs
je ne fais qu'œuvre d'interprète.
Et c'est bien ainsi :
Car tel est l'unique fondement sur quoi le vers
peut s'accomplir et se faire fleur
À jamais traducteur. Je traduis
En langue roumaine
le chant que mon cœur
me murmure tout bas, dans sa langue.
(Lucian Blaga, « Le poète »[2]*)*

Abstract: Our article analyses the concept of retranslation and its semantics in the field of Translation Studies. The first part of our study is dedicated to a theoretical approach to retranslation: the relationship between translations and retranslations, their synchronic and diachronic (co)existence, possible definitions and classifications of the term, internal and external factors leading to retranslation. We aim to demonstrate that any retranslation is the expression of the translator's subjectivity and ideology or, in other words, of a personal hermeneutics. The second part of our study focuses on the (re)translations of Lucian Blaga's work into French in various bilingual anthologies. We will discuss the translations by Paul Miclău, Sanda Stolojan and Jean Poncet and the reception of Blaga's poems in France through its (re)translations.

Keywords: retranslation, translation ideology, translation hermeneutics, Lucian Blaga.

[1]Doctorante à l'Université « Alexandru Ioan Cuza », Iaşi, Roumanie et à l'Université de Bretagne-Sud, Lorient, France, carmen.astirbei@gmail.com.

[2]Traduction du poème *Stihuitorul* de Lucian Blaga par Jean Poncet, dans *Lucian Blaga ou le chant de la terre et des étoiles*, hors-série de la revue *Sud*, textes réunis par Jean Poncet, numéro spécial de *Sud. Cahiers trimestriels*, 26-e année, articles de G. Astalos, E. B. Steiciuc ... et alii, *Sud*, Marseille, 1996.

BDD-A5129 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:54:05 UTC)

I. La retraduction, (re)mise en question

I.1. La caducité des traductions. Le rapport traduction – retraduction(s)

La question des valeurs culturelles et sociales changeantes nous mène en effet à la question du rapport qui existe entre le phénomène traductif et l'histoire et au problème de la retraduction. Il semble que la traduction, dans son essence même, soit frappée par le transitoire, le manque de permanence, ou par la vieillesse, métaphore souvent employée par les traductologues. Une nouvelle perspective sur le processus traductif est inaugurée avec les paroles de Meschonnic qui affirme qu'« on a les traductions qu'on mérite » et que « chaque époque se montre dans ses traductions autant que dans ses œuvres » (Meschonnic, 1973, p. 358). De même, comme « l'idée de *texte définitif* ne relève que de la religion ou de la fatigue » (Borges, 1993, p. 291), le besoin de retraduire devient imminent. La première question qui nous vient à l'esprit est la suivante : d'où vient la caducité des traductions ?

Pour limiter notre champ de discussion, nous avons choisi comme thème de cette section la (re)traduction des textes littéraires. Tout œil attentif remarquera d'ailleurs qu'on parle le plus souvent du phénomène retraductif dans le cas de des grandes œuvres littéraires du patrimoine universel. Ce serait, peut-être, la spécificité de ce type de textes qui nécessitent, à des époques différentes, de nouvelles traductions, adaptées au public cible, à ses intérêts et à ses goûts.

Dans l'article « Nier l'intraduisible, qui ment », Olivier Kachler appelle métaphoriquement l'activité traductive et retraductive « un désir du poème, plutôt qu'une perte » (Kacher, 2010, p. 2) C'est le désir de la perfection formelle et de contenu qui mène le traducteur dans sa démarche, démarche qui se constitue comme un vrai voyage vers les entrailles du texte poétique et, en même temps, vers la pensée de l'auteur et vers la culture qui a généré cette pensée. Olivier Kacher développe sa métaphore du désir de retraduire qui semble attirer chaque traducteur dans une nouvelle aventure vers l'ineffable et qui deviendrait une sorte de crédo personnel de chaque traducteur :

> Ainsi les traductions sont portées par leur époque d'écriture et porteuses de possibles d'écritures nouveaux. Ce qui suppose aussi une interaction entre la redécouverte des œuvres du passé et l'écriture des œuvres à venir. Des « possibilités poétiques » de la langue au nouveau « poème original », on a glissé du possible à l'inconnu qui travaille le désir, et qu'il travaille comme désir. Et ce désir, dans la conscience

BDD-A5129 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:54:05 UTC)

> poétique de chaque traducteur, est donc à cheval sur ce qu'il connaît, ou reconnaît dans le texte à traduire, et sur ce qu'il ne sait pas qu'il peut écrire, mais invente dans sa langue. (Kacher, 2010, pp. 10-11)

Pourtant, ce désir de (re)traduire ne réduit pas la prééminence du texte-source, cette constante à laquelle se rapporte tout traducteur. Car, qu'est-ce qu'une série de traductions, sinon la coexistence de plusieurs versions liées par l'œuvre originale qui génère toutes ses transpositions en langue cible ? En ce sens, il nous semble que le traducteur de textes littéraires court le risque de se laisser écraser par la prétendue « perfection » du texte source.

Le rapport entre la traduction et les retraductions est, lui aussi, contesté. Du point de vue chronologique, la traduction est une première tentative de rendre en langue cible l'œuvre de la langue source. Toute autre version en langue cible produite ultérieurement, avec ou sans connaissance de la première, devient retraduction. Parfois, la première traduction se fait remarquer par une tendance à naturaliser le texte source dans la langue et la culture cible, tandis que les retraductions, par contre, ont tendance à surprendre la fraîcheur du texte d'origine, d'où la prétendue supériorité stylistique de la retraduction.

Nous nous demandons, pourtant, s'il faut bien séparer les traductions des retraductions et s'il existe des différences majeures entre ces deux catégories. En fin de compte, s'agirait-il de décalages qualitatifs ou tout ne serait qu'une question de chronologie ?

D'un autre côté, on retrouve aussi la conviction que la retraduction serait un produit second, une simple reproduction du texte source, vouée à l'échec, et que la première traduction resterait dans la mémoire collective. Ce serait le cas des traductions consacrées ou « grandes traductions », comme les appelle Antoine Berman (1990, p. 2). C'est toujours Berman qui affirme que toute traduction est défaillante et les premières traductions sont les plus marquées, car toute démarche traductive est touchée en même temps par la résistance au traduire. Dans ce contexte, « la retraduction surgit de la nécessité non certes de supprimer, mais au moins de réduire la défaillance originelle » (Berman, 1990, p. 5). La retraduction serait donc une réponse à cet « échec » de la première traduction, mais aussi, oserons-nous ajouter, le résultat des contraintes socio-culturelles.

De toute façon, il est difficile d'établir une cause générale pour la « caducité » des traductions, comme leur diversité de production est étonnante. Les retraductions peuvent être produites à des époques différentes ou à la même époque, avec des visées spécifiques, en fonction du nouveau contexte social. Il y a même des cas où ces

BDD-A5129 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:54:05 UTC)

retraductions interagissent les unes avec les autres, et nous pouvons alors parler d'une intertextualité des traductions. Le travail retraductif peut avoir aussi des valences réparatrices ou peut être le fruit d'une certaine idéologie, comme dans le cas des traductions des féministes ou des nationalistes québécoises (Brisset, 1999, p. 348). De même, si on prend en considération seulement le critère chronologique et que l'on considère tout travail traductif produit après une première traduction comme étant une retraduction, il semble qu'il y ait plus de retraductions que de traductions proprement dites !

Prenant en compte cette multitude de perspectives concernant le rapport traduction-retraduction(s), ce serait donc difficile, voire inutile, de donner des verdicts clairs en ce qui concerne la qualité ou le statut de la première traduction par rapport aux autres qui la succèdent.

I.2. Acceptions du terme « retraduction »

Comme nous l'avons déjà observé, le concept de « retraduction » est assez controversé. Le point de vue chronologique accorde la prééminence à la première traduction, tandis que les variantes produites plus tard dans la même langue cible sont appelées, par défaut, « des retraductions » ou « de nouvelles traductions », afin d'éviter des hiérarchies d'ordre qualitatif.

Dans son étude *Retraduction et idéologie traductive. Le cas de Mallarmé en roumain*[1], Raluca Anamaria Vida introduit le terme « phénomène retraductif », c'est à dire « la *somme* des versions traductives successives d'un texte source conjuguée à leur traitement *individuel*, mais aussi en tant qu'*ensemble*, par rapport à l'original »[2]. Conscients de la potentialité infinie du phénomène retraductif, les traductologues ont tenté de le définir. Pour développer cette problématique, nous analyserons ici les définitions données par Yves Gambier, Henri Meschonnic et J.-P. Lefebvre.

Pour Yves Gambier, « La retraduction serait une nouvelle traduction, dans une même langue, d'un texte déjà traduit, en entier ou en partie, [...] la coexistence de plusieurs traductions, simultanées ou successives, de la même œuvre (série de traductions) » (Gambier, 1994, p. 413). La retraduction serait, donc, l'expression libre de la subjectivité

[1]Raluca Anamaria Vida, *Retraduction et idéologie traductive. Le cas de Mallarmé en roumain*, URL : http://www.sid.ir/en/VEWSSID/J_pdf/110120101006.pdf, consulté le 9 janvier 2011.
[2] *Idem*, p. 5.

BDD-A5129 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:54:05 UTC)

du traducteur qui décide de prendre un « sentier battu » afin d'exprimer dans son travail sa propre originalité.

Henri Meschonnic commence son analyse de la retraduction avec une remarque fondamentale : « L'histoire de la traduction est surtout l'histoire des retraductions » (1973, p. 358). L'égalité potentielle entre la traduction et les retraductions qui semblent la « menacer » est, par cela, instaurée. Comme l'interprétation est possible et comme le traducteur ressent le besoin de marquer le travail par son empreinte personnelle, il y a aussi retraduction.

Meschonnic voit dans le phénomène retraductif la nécessité de la traduction de fonctionner comme texte, comme écriture proprement dite, mais aussi l'expression de la force d'énonciation, de la dynamique textuelle qui donne naissance au « désir de traduire-retraduire » (Meschonnic, 1973, p. 178). La signifiance du texte poétique en traduction devient l'énergie du texte qui invite à de nouvelles traductions. Postulant l'identité entre la notion d'écriture et celle de traduction, qui est « une notion historique », il distingue « la traduction-texte » de « la traduction comme pratique idéologique courante [...] qu'on a appelée traduction-introduction, ou traduction-traduction ou traduction non-texte » et qui « se définit par le possible d'une époque », c'est à dire « la somme des idées reçues ». La vraie traduction serait donc celle qui fonctionne comme écriture dans la culture d'arrivée, dans un contexte historique spécifique, parce qu'elle ne vieillit pas, mais se transforme, à la différence de la traduction non-texte qui, « étant passivement la production d'une idéologie, passe avec cette idéologie (Meschonnic, 1973, p. 321).

Parfois, une retraduction peut rendre mieux compte de la dynamique textuelle de l'œuvre, de ses nuances les plus subtiles : « Ce sont les retraductions qui procurent la série la plus documentée des transformations d'un texte, de ses mouvements, par lesquels une culture se montre poétiquement. » (Meschonnic, 1999, p. 175). En ce sens, le texte poétique devient, à travers ses retraductions, l'ambassadeur de l'étrangeté de la culture source dans la langue d'accueil.

Le même signe de l'équivalence entre la traduction et la retraduction est instauré par J.-P. Lefebvre : pour lui, le verbe « retraduire » n'a aucune valeur en soi, parce qu'on ne « retraduit » jamais. En effet, il s'agit d'un travail perpétuel de traduction, même si le texte source a déjà trouvé une variante en langue cible auparavant. (Lefebvre, 2008, p. 7).

Voilà comment les frontières entre la traduction et les retraductions deviennent de plus en plus floues, jusqu'à s'estomper. Dans ce contexte, aucun critère qualitatif d'évaluation des retraductions

BDD-A5129 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:54:05 UTC)

n'est retenu comme tel. Le point de vue chronologique semble rester la seule justification de l'existence du phénomène retraductif.

I.3. Motivations du « phénomène traductif[1] »

La retraduction est, sans doute, le terrain libre où se manifeste pleinement la subjectivité du (re)traducteur. La plus forte motivation qui détermine les traducteurs à entamer un tel travail semble être la nécessité de réactualiser le texte traduit, qui apparaît souvent comme le résultat des nouveaux paramètres socio-culturels, auxquels s'ajoutent les raisons commerciales. Par exemple, le facteur éditorial représente une possible motivation qui mène à la retraduction : les maisons d'édition peuvent désirer avoir de grandes œuvres en langue cible et commander une nouvelle traduction, plus adaptée au public contemporain.

Les (re)traductions renvoient à l'évolution de la langue, de la littérature, de la culture et, par cela, elles établissent un « état de lieux » du contexte dans lequel elles sont produites. Une métaphore fréquente employée dans le cas du phénomène retraductif est celle du « vieillissement » des traductions anciennes. Antoine Berman observe que, tandis que les textes source (et c'est surtout le cas des grandes œuvres) resteraient jeunes, les traductions seraient soumises au facteur historique (voir Berman, 1995). De même, Bensimon soutient que toute traduction témoigne de son historicité :

> Toute traduction est historique, toute retraduction l'est aussi. Ni l'une ni l'autre ne sont séparables de la culture, de l'idéologie, de la littérature, dans une société donnée, à un moment de l'histoire donnée. (Bensimon, 1990 : IX).

Par conséquent, les (re)traductions sont des produits qui s'adaptent aux besoins du public cible et aux conditions de leur production.

À part ces facteurs de nature externe, il y a d'autres motivations qui tiennent à la formation du traducteur, à son idéologie, à son ambition de se faire remarquer en produisant une variante fraîche, actuelle, originale. Dans son travail, il pourrait être hanté par une sorte d'« angoisse de l'influence [2]», par la crainte de ne pas « imiter » ou « reproduire » les traductions du passé.

---

[1]Raluca Anamaria Vida, *loc. cit.*, p. 5.

[2]Concept emprunté à Harold Bloom (« anxiety of influence »), *The Western Canon*, Papernac, Londres, p.996, p.10.

BDD-A5129 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:54:05 UTC)

Nous pouvons affirmer qu'il y a toujours de multiples motivations, d'ordre commercial ou idéologique, qui imposent la nécessité de retraduire. Il est difficile, voire impossible, d'établir une règle générale pour l'apparition de ce phénomène, vu la diversité des contextes de production. À notre avis, une étude de cas des retraductions serait plus utile et mènerait à des conclusions plus pertinentes.

I.4. Possible classification des retraductions

Pour continuer notre discussion sur les grandes œuvres littéraires qui, par rapport à la démarche traductive, semblent ne pas « vieillir », nous tenons à rappeler une observation très pertinente de Meschonnic, qui considère que la distinction entre l'écriture proprement dite et la traduction est dépourvue de sens. Pour soutenir son affirmation, il emploie le concept de « traduction-texte » - la traduction qui est comprise comme texte en soi, qui gagne son autonomie et se détache de l'ombre puissante de l'œuvre source. Meschonnic remet donc en question la métaphore du « vieillissement » des (re)traductions :

> Seule une conception qui ne sépare pas l'écriture et la traduction dans leur histoire et dans leur théorie peut poser pourquoi un texte ne vieillit pas quand sa traduction vieillit, pourquoi certaines traductions qui ne sont plus « traductions », mais œuvres, ne vieillissent pas. (Meschonnic, 1973, p. 350).

Dans ce cadre, nous nous demandons quel est le critère selon lequel retraductions « vieillissent » ou « restent jeunes ». Meschonnic introduit le terme de « traduction-introduction » : comme nous avons vu, elle est la première traduction d'une œuvre dans une certaine langue cible, qui vise à naturaliser le texte dans la culture étrangère et qui autorise, en quelque sorte, toutes les retraductions qui vont suivre. La traduction-introduction serait donc orientée vers le public cible, privilégierait ses goûts et ses intérêts (voir Meschonnic, 1973). Paul Bensimon partage les mêmes idées :

> Il existe des différences essentielles entre les premières traductions, qui sont des introductions, et les retraductions. La première traduction procède souvent – a souvent procédé – à une naturalisation de l'œuvre étrangère ; elle tend à réduire l'altérité de cette œuvre afin de mieux l'intégrer à une culture autre. [...] La retraduction est généralement plus attentive que la traduction-introduction, que la

BDD-A5129 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:54:05 UTC)

> traduction-acclimatation, à la lettre du texte source, à son relief linguistique et stylistique, à sa singularité. (Bensimon, 1990, pp. IX-X)

Voilà donc une distinction assez nette entre la traduction (-introduction) et les retraductions. Pourtant, nous nous demandons si cette distinction pourrait devenir une règle générale pour les traductions-introduction, ou bien s'il ne s'agit que d'une vue d'esprit, vu la multiplicité des contextes de production des retraductions.

Anthony Pym propose une autre classification des retraductions : il différencie les retraductions actives (qui se rapprochent du point de vue chronologique et culturel) des retraductions passives (qui sont éloignées culturellement et chronologiquement parlant) (1998, pp. 82-83). Les retraductions passives semblent être les plus utiles à la recherche, puisqu'elles vont au-delà des facteurs externes et parlent des stratégies et motivations individuelles des traducteurs qui les ont produites.

Cependant, ce rapport instauré entre la traduction-introduction et les retraductions s'avère être assez flou, car, à notre avis, on ne peut vraiment distinguer une retraduction active d'une retraduction passive. En fin de compte, y a-t-il des retraductions qui ne soient pas déterminées par des motivations extérieures à la traduction même ? Notre réponse est que non, ayant en vue les contraintes d'ordre commercial, politique, philosophique ou culturel.

I.5. La retraduction – herméneutique du (re)traducteur ?

Si on partage le point de vue exprimé par Meschonnic, selon lequel la traduction-introduction serait plutôt orientée vers la langue et la culture cible et viserait à naturaliser l'étrangeté de l'œuvre source, on pourrait affirmer que les multiples retraductions qui s'en suivent tentent, avec des moyens toujours renouvelés, d'offrir une nouvelle perspective sur l'original. Dans ce contexte, nous nous demandons si la (re)traduction ne serait-elle pas l'expression de la subjectivité du traducteur. De plus, n'y a-t-il aucun danger à ce que la retraduction devienne plus connue que l'écriture originale ?

Si la (re)traduction est subjective, elle devient, à notre avis, une herméneutique du traducteur. Pour expliquer ce concept, nous emprunterons la définition donnée par Jean Greisch :

> Dès l'Antiquité, l'herméneutique désigne l'art d'interpréter (ars interpretandi), traditionnellement exercé dans trois domaines principaux : la philosophie classique, l'exégèse biblique et la

BDD-A5129 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:54:05 UTC)

> jurisprudence. Dans son acception contemporaine, elle peut être définie comme la théorie des opérations de la compréhension impliquées dans l'interprétation des textes, des actions et des événements. (Greisch, 2007)

Dans la même direction s'inscrit Marc de Launay, qui voit dans la (re)traduction une démarche herméneutique à dimension historique : « La traduction est donc d'emblée une opération elle aussi historique, et pas simplement parce qu'elle s'effectue à partir d'un original déjà présent. Comme tout événement, chaque traduction est singulière, mais l'expérience qu'elle crée est appelée à se répéter. » (de Launay, 2006, p. 55). Il s'agit d'une approche plutôt philosophique à l'acte de traduire, qui met aussi l'accent sur le phénomène retraductif.

L'effort du traducteur serait donc comparable à celui du critique, mais, en plus, il a la possibilité de personnaliser la traduction par son herméneutique, alors que l'œuvre critique est un document en soi, séparé du texte qui le génère. Le traducteur devient l'artisan de son propre travail, tandis que chaque retraduction équivaut à une réinterprétation :

> Ce n'est pas toujours parce qu'une traduction existant est mauvaise ou désuète qu'on désire retraduire : ce peut être tout simplement parce que, en tant que traducteur, on interprète autrement le texte, comme un metteur en scène propose un nouveau spectacle, un exécutant musical une nouvelle interprétation d'un morceau. (Mavrodin, 1990, p. 77)

Traduction et retraduction restent, en fin de compte, les deux faces de la même médaille, comme elles impliquent tous les enjeux de l'acte traductif. De plus, la (re)traduction pourrait devenir l'expression personnelle de son auteur, le développement de son herméneutique appliquée au texte source. En effet, l'œuvre d'origine sera perpétuée grâce à l'incessant processus (re)traductif qui vise à faire connaître la valeur esthétique de celle-ci dans la littérature et la culture cible.

II. La traduction de la poésie lyrique de Lucian Blaga – poésie en abyme. Regard sur quelques (re)traductions

La poésie de Lucian Blaga est métaphorique par excellence et se constitue comme une réflexion sur la force des mots en général. Mais le traducteur sera confronté aussi à des métaphores de nature philosophique ou qui font référence à la culture et à la civilisation roumaines. Son travail devient chemin sinueux qui le mène au-delà du

BDD-A5129 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:54:05 UTC)

phanique des choses, vers le *cryptique*, là où se cachent les plus profonds mystères du monde.[1]

Dans ce qui suit, nous passerons en revue le travail de quelques traducteurs de Blaga en français. Notre analyse suivra le critère chronologique. Il faut observer aussi que chaque (re)traduction discutée paraît sous la forme d'une édition bilingue, qui a l'avantage de rapprocher le texte source du texte cible et d'illustrer l'idéologie personnelle du traducteur.

La première traduction de Blaga en français, traduction-introduction qui est restée d'ailleurs canonique (on pourrait l'appeler aussi « grande traduction », selon les paroles de Berman), émane de Paul Miclău[2]. Dans l'« Avant-propos du traducteur », il avoue :

> Toute traduction, mais surtout la traduction poétique, doit envisager les particularités fondamentales de l'original, qui vont être transposées de telle façon que le texte apporte un air frais dans le nouveau milieu culturel, où il entre par son expression inédite. (Miclău, 1978, p. 109)

Voilà la double visée de cette traduction-introduction : rester fidèle au texte source mais, en même temps, émerveiller le public cible par l'inouï de l'œuvre traduite.

Miclău identifie deux constantes du texte poétique blagien : « l'image ample, arborescente, et l'utilisation magistrale des structures sémiotiques » (*ibidem*). Le traducteur propose en tant que méthode d'interprétation du texte la « lecture sémiotique », parce que « surtout dans les poèmes de la deuxième partie de sa création, le poète recourait constamment à une utilisation raffinée de tout un système de signes » (*idem*, p.111). L'image et le signe se placent donc au cœur de la création blagienne.

---

[1]Le cryptique et le phanique sont des concepts philosophiques introduits par Blaga : « La distinction du phanique et du cryptique dans l'objet de connaissance crée en effet ce que Blaga appelle la "tension intérieure du problème", et qu'il est impossible de supprimer par des explications logiques. Alors que la "connaissance paradisiaque" était renfermée sur sa propre logique, la "connaissance luciférienne" exige un dépassement de la logique ; du premier mode de connaissance au second, on passe ainsi d'un "intellect enstatique" à un "intellect ekstatique", ce qui implique un saut de la pensée vers le côté cryptique de l'objet. » (« Lucian Blaga ou le dernier système philosophique par Joël Figari », sur http://www.acgrenoble.fr/PhiloSophie/articles.php?lng=fr&pg=53, consulté le 12 décembre 2010).

[2]Lucian Blaga, volume bilingue, *Poemele luminii / Les poèmes de la lumière*, sélection, traduction et avant-propos par Paul Miclău ; préface et note biographique par Romul Munteanu, Minerva, Bucarest, 1978.

BDD-A5129 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:54:05 UTC)

Miclău donne comme exemple de difficultés de traduction le leitmotiv des signes, du « grand passage », du mot intraduisible « dor » (qui trouve son équivalent dans les termes « désir », « nostalgie » et même « mystère »), des culturèmes (termes liés à la spécificité de la culture roumaine). Il conclut que « la traduction même est une opération poétique et sémiotique » (*idem*, p. 112) et propose en tant que stratégies « l'analyse sémantique, l'emprunt, la transposition, la modulation, l'équivalence globale et l'adaptation » (*ibidem*). La traduction littérale est préférée dans le cas des figures de style, des tropes, de la métonymie et de la synecdoque. L'équivalence globale est employée dans la traduction des titres des recueils, comme *În marea trecere - Dans le grand passage* », *La cumpăna apelor - Au partage des eaux et La curțile dorului - À la cour du mystère*.

En fin de compte et contrairement à la théorie de la traduction-introduction, le but du traducteur est de préserver l'exotisme de l'œuvre de Blaga et non pas de le naturaliser, parce que : « ses poésies, si roumaines par l'univers référentiel du village, de la nature élevée jusqu'à une spiritualité absolue, ne doivent pas être adaptées au coloris français d'un Francis Jammes ou Paul Claudel, même si le poète admirait celui-ci » (*idem*, p. 120). Cela expliquerait peut-être la pérennité de cette traduction.

Sanda Stolojan a essayé une retraduction de quelques poèmes de Blaga[1], retrouvant dans les vers du poète « une amertume ancestrale, un trop-plein de mélancolie enfouie dans les profondeurs de l'être, à cette douleur originaire, sous-jacente dans la poésie du grand Mihai Eminescu (Stolojan, 1992, p. 11). C'est une approche nouvelle, plus sensible, à l'œuvre du poète. Nous observons, avec le titre du recueil, que les poèmes sont réunis autour du thème de la tristesse, ce qui nous offre une perspective inédite, novatrice, sur l'univers de Blaga. Et nous sommes touchés, avec la traductrice, par l'*Épilogue* du poète:

> Je m'agenouille dans le vent. Demain mes ossements
> se détacheront de la croix.
> Il n'y a aucun chemin de retour.
> Je m'agenouille dans le vent :
> Près de l'étoile la plus triste. (Stolojan, 1992, p. 119)

[1]Lucian Blaga, *L'étoile la plus triste*, traduction de Sanda Stolojan, Orphée, *La différence*, Paris, 1992.

BDD-A5129 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:54:05 UTC)

Une autre retraduction de la poésie de Blaga est l'œuvre cette fois-ci d'un poète, français par origine : Jean Poncet. Dans l'article « Oser traduire Blaga »[1], il avoue :

> Il y a pourtant un paradoxe majeur à la limite de la trahison. De quel droit, en effet, traduire en français – ou en toute autre langue – l'œuvre d'un poète qui a choisi en toute conscience d'écrire en roumain et seulement en roumain ? (Poncet, 1997, p. 57)

L'acte traductif est considéré, donc, blasphématoire : « Il y a donc bien, on l'aura amplement compris, quelque prétention quasi-sacrilège à décider de traduire dans une langue autre que roumaine le chant murmuré à Blaga par son cœur » (*idem*, 58). Pourtant, le poète français ose traduire l'œuvre du poète-philosophe roumain, même si les références qui tiennent à la « matrice stylistique »[2], semblent infranchissables. Il justifie son « crime » par des arguments. Premièrement, il a traduit Blaga « pour la Roumanie », pour « porter à la connaissance du public français et francophone l'existence d'une littérature de langue roumaine qui a toute sa place dans le panthéon de la littérature mondiale » (*idem*, p. 58). La traduction est travail de dissémination de la littérature et de la culture roumaine, parce que Blaga est « une conscience morale dans laquelle se reconnaît l'immense majorité des Roumains » (*idem*, p. 59).

Poncet avoue avoir été touché par la grandeur de l'œuvre du poète roumain : « Dès lors, qui d'autre choisir que Blaga ? Car Blaga, (...) est la voix de la nation roumaine au vingtième siècle comme Mihai Eminescu le fut au dix-neuvième. » (*Ibidem*)

Le poète-traducteur parle ensuite de la joie des Roumains à la lecture de la traduction de Blaga en français :

> Dussé-je en rougir, j'atteste que tous ont exprimé une immense joie, que j'interprète comme étant celle d'être enfin reconnus par ce qui constitue l'une des réalisations les plus élevées de leur culture ; tous également ont été immédiatement saisis d'un profond respect, celui dû à un auteur qui appartient au fondement même de leur roumanité. (*Ibidem)*

[1]Jean Poncet, « Oser traduire Blaga », dans *Les marches insoupçonnées*, Les colloques internationaux Lucian Blaga, Troyes, supplément à « Cahiers bleus », 1997.
[2]Lucian Blaga, « Éloge du village roumain », in *L'Être historique*, traduction de Mariana Danesco, Librairie du Savoir, Paris, 1991, p. 239.

BDD-A5129 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:54:05 UTC)

C'est aussi l'originalité de l'œuvre de Blaga donnée par la veine philosophique qui a déterminé Jean Poncet à entamer ce minutieux travail. Poésie et philosophie coexistent dans ses vers, elles « se nourrissent l'une de l'autre en un va-et-vient constant et fécond » (*idem*, p. 59). Dans une préface à une autre anthologie signée par Jean Poncet, Ion Bălu caractérise ce type de poésie comme « la véritable poésie philosophique, visionnaire » qui « dévoile l'aspiration de l'âme humaine à l'absolu »[1]. Le traducteur qui ose entreprendre ce projet devrait être aussi un bon connaisseur de la philosophie de Blaga.

Poncet remarque que Blaga a été, lui aussi, traducteur, puisqu'il a donné « la plus lumineuse traduction en langue roumaine de Faust » (Poncet, 1997, p. 59), donc il est permis à tout traducteur de suivre son exemple. Le poète français s'arroge le mérite d'avoir produit une anthologie bilingue qui « n'est pas moins la plus importante publiée à ce jour par un éditeur français, qui plus est la seule réalisée par un traducteur à la fois de langue maternelle et poète » (*idem*, p. 59). La poésie traduite par un poète en langue cible, c'est vraiment de la poésie en abyme.

Le terme « retraduction » n'apparaît nulle part : chaque traducteur, à son tour, parle avec sacralité de son travail et des difficultés qu'il/elle a dû surmonter. La traduction de Paul Miclău est, à la fois, et de façon exceptionnelle, traduction-introduction et grande traduction, selon les mots de Berman. Mais les autres traducteurs laissent aussi leur empreinte sur l'œuvre du poète roumain. Nous pourrions même affirmer que chaque traduction ou retraduction se constitue comme une voie ouverte vers le phanique. Lecteur va décider quelle voie(s) prendre afin de « cueillir le fruit du poème » (Davoust, 1994, p.126).

III. La réception de l'œuvre de Blaga en France à travers les (re)traductions

Notre analyse nous conduit à la conclusion que, en dépit des théories traductologiques qui visent la retraduction, la frontière entre la traduction et les retraductions reste assez floue. La diachronie dans laquelle vivent les (re)traductions est la seule à invoquer quand on établit de telles distinctions. D'un autre côté, la (re)traduction s'avère être une herméneutique propre du traducteur. Dans le cas des poèmes de Blaga, la traduction consacrée reste celle de Paul Miclău, mais les retraductions ne sont pas à négliger, puisque leurs auteurs font usage de

[1]Lucian Blaga, *Poezii/Poésies*, version en français par Jean Poncet, Libra, Bucarest, 1997, p. 9.

BDD-A5129 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:54:05 UTC)

toute leur originalité et ouvrent des perspectives inédites sur la création du poète roumain.

Pour conclure, nous dirons que l'œuvre de Blaga s'inscrit dans l'universalité grâce à ses (re)traductions. Pourtant, la voie reste ouverte à tout traducteur audacieux qui voudrait (re)prendre le chemin. Quant à la réception de la poésie de Blaga en France, nous laisserons parler de nouveau le poète et traducteur Jean Poncet :

> La publication de ce volume consacré à Lucian Blaga se situe tout simplement dans la droite ligne qui guide notre revue depuis sa naissance : donner à connaître la poésie de notre temps. Et cette volonté s'impose avec autant plus d'urgence pour Blaga que sa traduction en français est particulièrement lacunaire. Les textes qui suivent constituent donc une première approche du lyrisme métaphysique de Blaga dans sa profonde et riche simplicité. Notre souhait est que cette découverte incite les lecteurs à vouloir aller au-delà du choix forcément limité que nous présentons ici et que, dans un proche avenir, une anthologie plus complète puisse voir le jour en France.[1]

*L'article est le résultat de la recherche financée par le programme POSDRU/88/1.5/S/47646, cofinancé par le Fond Social Européen, par l'intermédiaire du Programme Opérationnel Sectoriel Développement des Ressources Humaines 2007-2013.

Bibliographie :

Les marches insoupçonnées (1997) : Les colloques internationaux Lucian Blaga, Troyes, supplément à « Cahiers bleus ».

Lucian Blaga ou le chant de la terre et des étoiles (1996) : hors-série de la revue *Sud*, textes réunis par Jean Poncet, numéro spécial de *Sud. Cahiers trimestriels*, 26-e année, articles de G. Astalos, E. B. Steiciuc ... et alii, *Sud*, Marseille.

BENSIMON, Paul (1990) : « Présentation » in *Palimpsestes*, no. 4 : *Retraduire*, Publications de la Sorbonne Nouvelle.

BERMAN, Antoine (1990) : « La retraduction comme espace de la traduction » in *Palimpsestes*, no. 4 : *Retraduire*, Publications de la Sorbonne Nouvelle.

[1]Jean Poncet, dans *Lucian Blaga ou Le chant de la terre et des étoiles, loc. cit.*, p. 15.

BDD-A5129 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:54:05 UTC)

BERMAN, Antoine (1995) : *L'épreuve de l'étranger*, Paris, Éditions Gallimard.

BLAGA, Lucian (1978) : *Poemele luminii / Les poèmes de la lumière*, volume bilingue, sélection, traduction et avant-propos par Paul Miclău ; préface et note biographique par Romul Munteanu, Bucarest, Minerva.

BLAGA, Lucian (1991) : « Éloge du village roumain » in *L'Être historique*, traduction par Mariana Danesco, Paris, Librairie du Savoir.

BLAGA, Lucian (1992) : *L'étoile la plus triste*, traduction par Sanda Stolojan, Paris, Orphée, *La différence*.

BLAGA, Lucian (1997) : *Poezii/Poésies*, version en français par Jean Poncet, Bucarest, Libra.

BLOOM, Harold (1996) : *The Western Canon*, Londres,Papernac.

BORGES, Jorge Luis (1993) : *Œuvres complètes* (vol. 1), (dir. Jean-Pierre Barnès), Bibliothèque de la Pléiade, NRF, Paris, Gallimard.

BRISSET, Annie (1999) : « Malaise dans la traduction. Pour une éthique de la réciprocité » in *Texte : L'altérité* (dir. Janet Paterson), no.23-24, pp. 321-356.

DAVOUST, André (1994) : *Poésie en traduction*, Cahiers Charles V, Institut d'Études Anglophones, Université Paris VII, Paris, Denis Diderot.

GAMBIER, Yves (1994) : « La retraduction, retour et détour » in *META*, XXXIX (3), pp. 413-417.

GREISCH, Jean (2007) : « Herméneutique » in *Encyclopédie Universalis, Version 13*.

DE LAUNAY, Marc (2006) : *Qu'est-ce que traduire ?*, Paris, Vrin.

LEFEBVRE, Jean-Pierre (2008) : « Retraduire » in *Traduire*, no. 218.

MAVRODIN, Irina (1990) : « Retraduire Dickens », table ronde, in *Septièmes assises de la traduction littéraire*, Arles, Actes Sud.

MESCHONNIC, Henri (1973) : *Pour la poétique II. Poétique de la traduction*, Paris, Gallimard.

MESCHONNIC, Henri (1999) : *Poétique du traduire*, Paris, Éditions Verdier.

PYM, Anthony (1998) : *Method in Translation History*, Manchester, St.Jerome.

Sources éléctroniques :

KACHLER, Olivier, « Nier l'intraduisible, qui ment », paru dans *Loxias*, Loxias 29, mis en ligne le 21 juin 2010, URL : http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=6214, consulté le 9 janvier 2011.

BDD-A5129 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:54:05 UTC)

VIDA, Raluca Anamaria, *Retraduction et idéologie traductive. Le cas de Mallarmé en roumain*, URL : http://www.sid.ir/en/VEWSSID/J_pdf/110120101006.pdf, consulté le 9 janvier 2011.

« Lucian Blaga ou le dernier système philosophique par Joël Figari », URL : http://www.ac-enoble.fr/PhiloSophie/articles.php?lng=fr&pg=53, consulté le 12 décembre 2010.

BDD-A5129 © 2011 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:54:05 UTC)